

Extrait 1 :

Notre histoire a commencé » merveilleusement, presque comme un coup de foudre. Le jour de notre rencontre, tu étais entourée de trois hommes qui prétendaient te faire jouer au poker. Tu avais une abondante chevelure auburn, la peau nacrée et la voix haut perchée des Anglaises. Tu étais fraîchement débarquée d'Angleterre, et chacun des trois hommes tentait, dans un anglais rudimentaire, de capter ton attention. Tu étais souveraine, intraduisiblement *witty*, belle comme un rêve. Quand nos regards se sont croisés, j'ai pensé : « Je n'ai aucune chance auprès d'elle. » J'ai su par la suite que notre hôte t'avait prévenu contre moi : « He is an Austrian Jew. Totally devoid of interest. »

.....

Extrait 2 :

Je t'ai croisée un mois plus tard, dans la rue, fasciné par ta démarche de danseuse. Puis un soir, par hasard, je t'ai vue de loin qui quittais ton travail et descendais la rue. J'ai couru pour te rattraper. Tu marchais vite. Il avait neigé. La bruine faisait boucler tes cheveux. Sans trop y croire, je t'ai proposé d'aller danser. Tu as dit oui, *why not*, simplement. C'était le 23 octobre 1947.

.....

Extrait 3 :

Au cours des trois mois qui suivi, nous avons envisagé de nous marier. J'avais des objections de principe, idéologique. Je tenais le mariage pour une institution bourgeoise ; considérais qu'il codifiait juridiquement et socialisait une relation qui, pour autant qu'elle était d'amour, liait deux personnes dans ce qu'elles avaient de moins social. Le rapport juridique avait tendance, et même avait pour mission, de s'automatiser vis-à-vis de l'expérience et des sentiments des partenaires. Je disais aussi : « Qu'est-ce qui nous prouve que dans vingt ans notre pacte pour la vie correspondra au désir de ce que nous serons devenus ? »

.....

Extrait 4 :

Tu t'étais unie, disais-tu, avec quelqu'un qui ne pouvait vivre sans écrire et tu savais que celui qui veut être écrivain a besoin de pouvoir s'isoler, de prendre des notes à toute heure du jour ou de la nuit ; que son travail sur le langage se poursuit bien après qu'il a posé le crayon, et peut prendre totalement possession de lui à l'improviste, au beau milieu d'un repas ou d'une conversation. « Si seulement je pouvais savoir ce qui se passe dans ta tête », disais-tu parfois devant mes longs silences rêveurs. Mais tu le savais pour avoir toi-même passé par là : un flux de mots cherchant leur ordonnancement le plus cristallin ; des bribes de phrases continuellement remaniées ; des aurores

d'idées menaçant de s'évanouir si un mot de passe ou un symbole ne réussit pas à les fixer dans la mémoire.

Extrait 5 :

En réalité, j'ai dit à ce moment : « Je t'aime. » Mais ça ne figure pas dans le récit.

Pourquoi donc ai-je l'air si sûr que notre séparation serait plus insupportable à toi qu'à moi ? Pour ne pas avouer le contraire ? Pourquoi dis-je que j'étais responsable « de la tournure que prendra [ta] vie ? Qu'il m'appartenait de [te] « rendre la vie vivable » ? En tout, onze lignes de poison en trois doses, sur vingt pages ; trois petites touches qui t'abaissent et te défigurent, écrites sept ans plus tard ; et qui nous volent le sens de sept ans de notre vie.

Extrait 6 :

Il faut que je reprenne du recul pour aborder la suite de notre histoire. Durant nos années rue du Bac, nous avons connu progressivement une relative aisance matérielle. Mais nous n'avons jamais porté notre pouvoir d'achat. Il y avait entre nous un accord tacite à ce sujet. Nous avions les mêmes valeurs, je veux dire une même conception de ce qui t'étais propres. Tu refusais de laisser la publicité et le marketing te donner des besoins que tu n'éprouvais pas. En vacances, nous logions soit « chez l'habitant », en Espagne, soit dans des auberges ou pensions modestes, en Italie. C'est en 1968 que, pour la première fois, nous sommes allés dans un grand hôtel moderne, à Pugnochiuso.

Extrait 7 :

Je suis allé voir ce médecin quand ton état de santé s'est aggravé dramatiquement. Tu ne pouvais plus t'allonger, tant ta tête te faisait souffrir. Tu passais la nuit debout sur le balcon ou assise dans un fauteuil. J'avais voulu croire que nous avions tout en commun, mais tu étais seule dans ta détresse.

Extrait 8 :

Je n'ai sûrement pas été à la hauteur de la résolution prise il y a trente ans : de vivre de plain-pied dans le présent, attentif avant tout à la richesse qu'est notre vie commune. Je revis maintenant les instants où j'ai pris cette résolution avec un sentiment d'urgence. Je n'ai pas d'ouvrage majeur en chantier. Je ne veux plus – selon la formule de George Bataille – « remettre l'existence à plus tard ». Je suis attentif à ta présence comme à nos débuts et aimerais te le faire sentir. Tu m'as donné toute ta vie et tout de toi ; j'aimerais pouvoir te donner tout de moi pendant le temps qu'il nous reste.

Tu viens juste d'avoir quatre-vingt-deux ans. Tu es toujours belle, gracieuse et désirable. Cela fait cinquante-huit ans que nous vivons ensemble et je t'aime plus que jamais. Récemment je suis retombé amoureux de toi.